

# La confusion des sentiments [fin]

Autor(en): **Zweig, Stefan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570253>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mais bah! que ne supporterait-on pas pour celui qu'on aime. Car je l'aime et je ne puis l'oublier, le petit Rocamboles agile qui manqua m'écraser dans sa fuite éperdue. Je l'aurais assurément absout, si j'avais été du jury qui eût à le juger. Son souvenir me poursuit tellement, que pour m'y soustraire (ainsi que nous l'enseigne la psychanalyse), je l'extériorise ici, je vous en confie le secret, à vous, chers lecteurs du „Cercle“. Vous comprendrez mieux que personne la raison de mon trouble, ce trouble vraiment trouble où la pitié, la paternité sans espoir, voisinent avec la plus vile concupiscence. Je sais qu'à ma place vous auriez fait la même chose, charmés et touchés comme moi par tant de grâce masculine, tant de jeunesse malheureuse.

Authentique, je le répète.

*Bichon*

---

## La Confusion des sentiments

par Stefan Zweig

*(Fin)*

Une fois (mon cœur s'arrêta lorsqu'il me confessa ce fait) il avait été, à minuit, arrêté par la police, à Berlin, avec toute une clique, dans un bal mal famé; avec ce sourire avantageux et ironique du subalterne qui pour une fois peut faire l'important aux dépens d'un intellectuel, un agent de police, gras et aux joues rouges, nota sur son carnet le nom et la profession du pauvre professeur tout tremblant, en lui signifiant finalement, à titre de grâce, que pour cette fois-ci il était relâché indemne de toute sanction mais que désormais son nom resterait inscrit sur la liste spéciale. Et de même que le vêtement d'un homme qui s'est assis longtemps dans un endroit puant le mauvais alcool finit par en conserver l'odeur, de même il était forcé qu'ici, dans sa propre ville, on se mît peu à peu à chuchoter sur son compte, sans savoir d'où était venue la révélation; car, exactement comme autrefois parmi ses camarades de classe, maintenant parmi ses collègues les conversations et les saluts devenaient toujours plus froids, d'une manière toujours plus ostentatoire, jusqu'à ce qu'ici aussi cette atmosphère vitreuse et transparente finit par séparer de tout le monde cet homme toujours solitaire qu'on traitait en étranger. Et jusque dans la retraite de sa maison farouchement fermée il se sentait encore épié et démasqué.

Mais jamais ce cœur torturé et angoissé n'avait connu la faveur d'une amitié pure et noble, la tendresse d'une amitié virile située au delà des sens: toujours il lui fallait partager en deux son sentiment, une partie étant réservée pour les relations élevées, faites de douces aspirations, avec les jeunes compagnons intellectuels de la Faculté et l'autre se plongeant dans les bas-fonds où il allait chercher ces „camarades“ ténébreux dont le lendemain matin il ne se souvenait plus qu'en frissonnant. Jamais cet homme qui commençait déjà à

vieillir n'avait vu un attachement pur, un adolescent à l'âme généreuse se donner à lui et, épuisé par les désillusions, les nerfs déchirés par cette chasse éperdue à travers les fourrés épineux, il pensait déjà avec résignation que son existence n'était plus qu'une ruine. Voici qu'alors un jeune homme entra passionnément dans sa vie, s'offrant joyeusement lui-même, dans ses paroles et dans son être, au professeur vieilli, dirigeant toute son ardeur vers lui qui, vaincu et sans comprendre, était effrayé de ce miracle qu'il n'espérait plus, ne se sentait plus digne d'un don si pur et offert d'une manière si ingénue. Encore une fois était venu vers lui un messenger de jeunesse, une figure belle avec des sens passionnés, brûlant pour lui d'un feu spirituel, tendrement attaché à lui par les liens de la sympathie, ayant soif de son amitié et inconscient du danger qu'il courait. Pourtant dans son âme candide le flambeau d'Eros, hardi et ne se doutant de rien, comme Parcifal, il se penchait sur la blessure empoisonnée, ignorant de l'enchantement et ne sachant pas que déjà sa venue apportait la guérison : lui, si longtemps attendu pendant toute une vie, trop tard, trop tard, à la dernière heure du soir tombant, il entra dans la maison.

Et, pendant la description de cette figure, la voix, elle aussi, sortait de l'obscurité. Une lumière semblait la clarifier; une tendresse profonde mettait en elle les ailes de la musique, tandis que cette bouche éloquente parlait de ce jeune homme, le tardif bien-aimé. Je tremblais d'émotion, de sympathie et de bonheur, mais soudain mon coeur ressentit comme un coup de marteau. Ce jeune homme ardent dont parlait mon maître, c'était... (la pudeur envahit mes joues)... c'était moi-même : je voyais mon image se détacher sur le fond d'un miroir brûlant, enveloppée d'un tel éclat d'amour inouï que son reflet suffisait à embraser mon âme. Oui, c'était moi, je me reconnaissais toujours mieux, je reconnaissais ma manière d'être, pressante et enthousiaste, ce désir fanatique de m'approcher de lui, cette extase passionnée à qui l'intellectualité ne suffisait pas; je me reconnaissais, moi, le jeune homme sauvage et fou qui, ignorant de sa puissance, avait encore une fois rouvert dans cet être tari la source féconde de la création et qui encore une fois avait allumé dans son âme le flambeau d'Eros que sa lassitude avait déjà laissé tomber. Avec étonnement je voyais maintenant ce que j'avais été pour lui, moi, le garçon timide, dont il aimait l'enthousiasme pressant, comme la plus sainte surprise de son âge. Et, en frissonnant, je me rendais compte aussi des luttes que sa volonté avait dû soutenir à cause de moi, car précisément il ne voulait recevoir de moi, qu'il aimait d'un amour pur, ni raillerie ni brutale rebuffade; il ne voulait pas sentir en moi le frisson de la chair offensée; il ne voulait pas livrer à ses sens, pour un jeu lascif, cette dernière faveur d'un destin ennemi. C'est pourquoi il opposait à mes efforts une résistance si acharnée en même temps qu'il versait sur mon sentiment débordant le jet brusque d'une glaciale ironie; c'est pourquoi les épanchements de son amitié se muèrent soudain en une dureté factice et c'est pourquoi il réfrénait la tendresse enveloppante de sa main. C'est seulement à cause de moi qu'il se contraignait à tous ces mouvements

inamicaux destinés à refroidir mon enthousiasme et à le protéger lui-même et qui pendant des semaines troublaient mon âme. Maintenant je comprenais avec une atroce clarté ce qu'avait été le sauvage chaos de cette nuit où, noctambule de ses sens tout-puissants, il avait monté l'écalier grinçant, pour ensuite se sauver lui-même et sauver notre amitié, au moyen d'un mot offensant. Et à la fois frémissant, ému, agité comme dans la fièvre et devenu toute compassion, je compris combien il avait souffert à cause de moi et quel héroïsme il avait déployé pour se dompter.

Cette voix dans l'obscurité, cette voix dans les ténèbres, ah! comme je la sentais pénétrer jusque dans la structure la plus intime de ma poitrine! Un accent résonnait en elle comme je n'en avais jamais entendu auparavant, et comme je n'en ai jamais entendu depuis, — un accent venu de profondeurs que n'atteint point le destin des hommes moyens. Un être humain ne pouvait parler de la sorte qu'une seule fois dans sa vie à un être humain, pour se taire ensuite pour toujours, ainsi qu'il est dit dans la légende de cygne, qui seulement en mourant peut, une unique fois, hausser jusqu'au chant la raucité de son cri. Et j'accueillais en moi cette voix qui montait chaude, enflammée et pénétrante, je l'accueillais en frémissant douloureusement, comme une femme reçoit l'homme dans son être...

\*

Brusquement, la voix se tut et il n'y eut plus entre nous que l'obscurité. Je savais qu'il était près de moi. Je n'avais qu'à remuer ma main et, en la tendant, je l'aurais touché. Et j'éprouvais un puissant désir d'être secourable à sa souffrance.

Mais il fit un mouvement, la lumière vibra. Je vis se lever du siège une figure lasse, vieillie, tourmentée; un vieil homme épuisé vint lentement à moi.

„Adieu, Roland... maintenant plus un seul mot entre nous. Tu as bien fait de venir... et il est bon pour nous deux que tu t'en ailles... Adieu... et laisse-moi... te donner un baiser en cet instant suprême.

Comme soulevé par une puissance magique, je m'inclinai vers lui. Cette clarté confuse, qui d'habitude était comme arrêtée par une trouble fumée, brilla maintenant dans ses yeux: une flamme brûlante monta brusquement en eux. Il m'attira à lui, ses lèvres pressèrent avidement les miennes, en un geste nerveux, et dans une sorte de convulsion frémissante il me tint serré contre son corps.

Ce fut un baiser comme je n'en ai jamais reçu d'une femme, un baiser sauvage et désespéré comme un cri mortel. Le tremblement convulsif de son corps passa en moi. Je frémis, en proie à une double sensation, à la fois étrange et terrible: mon âme s'abandonnait à lui, et pourtant j'étais épouvanté jusqu'au tréfonds de moi-même par la répulsion qu'avait mon corps à se trouver ainsi au contact d'un homme, — affreuse confusion de sentiments qui faisait durer cette seconde, pendant laquelle je ne m'appartenais plus, à tel point que j'en avais perdu la notion du temps.

Alors il me lâcha; ce fut une secousse comme quand un corps se désarticule sous l'action de la violence; il se tourna péniblement et se jeta sur son siège, ne me montrant que le dos: durant quelques minutes son corps immobile resta droit, n'ayant devant lui que le vide. Mais peu à peu sa tête devint trop lourde; elle se pencha légèrement, cédant à la fatigue et à l'épuisement, puis, semblable à un poids trop grand qui pendant longtemps a oscillé dans une position instable et qui tout à coup s'abat dans la profondeur, son front incliné tomba pesamment sur la table de travail, en rendant un son mat et sec.

Une compassion infinie s'empara de moi. Involontairement je m'approchai, mais alors son dos affaissé se redressa soudain convulsivement encore une fois et, se retournant vers moi, d'une voix rauque et sourde, il poussa comme une sorte de gémissement menaçant, à travers ses mains crispées qui étaient posées devant sa figure: „Va-t'en... va-t'en... non... ne t'approche pas,,, pour l'amour de Dieu... pour l'amour de nous deux... va-t'en, maintenant... va-t'en!“

Je compris et en frissonnant je reculai: comme un fugitif je quittai alors ce lieu bien-aimé.

\*

Jamais je ne l'ai revu. Jamais je n'ai reçu de lui ni lettre ni nouvelle. Son livre n'a jamais paru, son nom est oublié; nul ne se souvient de lui, en dehors de moi. Mais encore aujourd'hui, comme autrefois le garçon ignorant que j'étais, je sens que je ne dois davantage à personne qu'à cet homme, ni à mon père ni à ma mère, avant lui, ni à ma femme et à mes enfants, après lui, et que je n'ai aimé personne plus que lui.

---

## In Memoriam MARCO POLO

Nous saisissons l'occasion de la fête de la Toussaint pour rendre hommage à notre cher camarade Marco Polo, décédé subitement le 30 juin dernier à Lausanne. Ses amis, et particulièrement ceux de Bienne, se souviendront avec respect de cette figure singulière, renfermant une âme sensible et un coeur d'or. Il contribua à la rédaction de notre revue et, par sa générosité, aux fêtes que le Cercle de Bienne organisa. Il aimait le beau, le grand, et cultivait les arts, la musique, avec passion. Dans les moments de détresse, il savait aussi consoler et donner du courage aux amis qui s'adressaient à lui. Maintenant il repose au pied de la vieille église dont il fut le serviteur pendant de nombreuses années. Marco Polo n'est plus, mais son souvenir restera lumineux et comme une leçon de foi et d'espérance pour ceux qui ont eu le privilège de compter parmi ses amis.